



V A R O N ,

T R A G E D I E .

Par Monsieur le Vicomte de G..... Capitaine
au Regiment de C....

*Représentée pour la première fois par les
Comédiens Français ordinaires du Roi ,
le 20. Décembre 1751.*



A P A R I S ,

Chez DUCHENE Libraire , rue S. Jacques au-dessous
de la Fontaine S. Benoît , au Temple du Goût.

M. DCC. LII.

Avec approbation & privilège du Roi,

Universitas

ACTEURS.

SOSTRATE, Roi de Siracuse.

VARON, ancien Tiran de Siracuse.

ZORAÏDE.

PHARÉS, Confident de Solstrate.

EURIBAN, Confident de Varon.

EURICLES, un des Chefs de la conjuration.

PALMIRE, Confident de Zoraïde.

Gardes.

CSP

PQ

1987

2. G 18 V 3 A

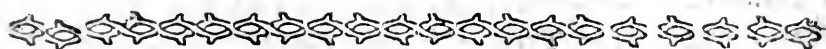
1752

La Scene est à Siracuse, Ville de Sicile.



V A R O N ,

TRAGÉDIE.



A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

S O S T R A T E , P H A R È S ,

S O S T R A T E .



AISSE agir ma clémence ; un Prince magnanime
N'a jamais confondu l'innocence & le crime ;
Et je ne dois rougir que de le cruauté
Qui fermoit mon oreille aux cris de l'équité.

Qui moi, dans les horreurs d'une prison cruelle

J'ai pu faire gémir une Auguste Mortelle ?

Hé, qu'importe, Pharès, qu'un coupable assassin ,

Qu'un monstre ait donné l'être à cet objet divin ,

Si du sang que poursuit ma vengeance obstinée ,

Cet objet épura la source empoisonnée ?

P H A R È S .

Je ne condamne point ces nobles sentimens ,

Seigneur, heureux les Rois qui dans leurs châtimens

Etendent comme vous une main équitable ;

Et savent séparer l'innocent du coupable !

Varon est un barbare , il mérite la mort ;
 Sa fille est vertueuse , on doit plaindre son sort.
 Mais , Seigneur , c'est assez que de rompre sa chaîne ,
 Votre cœur devant elle a dépouillé la haine :
 N'étendez pas plus loin l'effet de la pitié.
 Quel seroit votre espoir ? Auriez-vous oublié
 Que du trône sanglant qu'occupoient vos ancêtres ,
 Son pere a renversé le meilleur de nos Maîtres ,
 Et que dans le tombeau de ce Roi vertueux
 Le fer précipita trois jeunes malheureux ?
 Hélas ! je me flattois qu'aux rigueurs du supplice
 Le Ciel auroit du moins arraché Cléonice ,
 Et qu'un jour , dans ces murs , témoins de ses malheurs ,
 L'Hymen avec vos droits confondroit vos douleurs.
 Mais , Seigneur , le Tyran n'épargna son enfance ,
 Qu'autant qu'il crut par elle affermir sa puissance.
 Le Barbare vouloit , par des nœuds solennels ,
 Rendre un jour de son fils , les titres plus réels.
 A peine il fut privé d'une tête si chère ,
 Qu'il livra Cléonice aux traits de sa colère.
 Ce bourreau l'immola. Jugez si vos bontés
 Doivent être le prix de tant de cruautés ?
 Ah ! loin de consoler une aimable captive ,
 Souffrez qu'elle abandonne une funeste rive ,
 Où sa vertu , baissant un front humilié ,
 Ne voit que le mépris où son sort est lié.

S O S T R A T E .

Quoi , Pharès ! il faudra qu'une fuite barbare
 L'enleve à Syracuse , & qu'elle nous sépare !
 Tu vois mon desespoir. Je ne puis le cacher :
 Dans le sein d'un ami je veux bien l'épancher.
 J'adore Zoraïde. Hé quel cœur si sauvage
 Eût pu s'armer contr'elle ou conserver sa rage !
 Je me rappelle encor ces momens pleins d'horreur ,
 Cette nuit , qu'au trépas consacra ma fureur ;
 Où je crus que d'accord avec ma vigilance ,
 Le sommeil livreroit un traître à ma vengeance.
 Inutiles projets ! Instruit de son danger ,
 Varon trompa la main qui devoit l'égorger.

La fuite à mes transports déroba la victime ;
 Je parcourus ces lieux habités par le crime ,
 J'aperçus Zoraïde. Ah! Pharès , quel instant !
 Mon bras , entre la rage & le respect flottant ,
 Ne sçavoit que refoudre en ce moment terrible :
 L'aimable Zoraïde , à la mort insensible ,
 Rendoit son ennemi d'autant plus incertain ,
 Qu'au poignard sans murmure elle tendoit le sein.
 Le respect l'emporta : mon courroux , moins sévère ,
 L'envoya dans les fers achever sa misère.
 J'ai depuis de son sort adouci la rigueur :
 Je l'ai dû pour calmer le trouble de mon cœur.
 Le Ciel , pendant trois ans qu'elle fut opprimée ,
 N'a répandu qu'horreur dans mon ame alarmée ;
 Ma vertu se laissoit de nourrir ce poison ,
 Je crus qu'en arrachant du sein de sa prison
 La Beauté qu'accabloient les loix de la vengeance ,
 J'appaiserois ce trouble armé pour sa défense.
 Je ne me trompois point. A peine ses beaux yeux
 Revirent parmi nous la lumière des Cieux ,
 Mon allarme cessa. Leur éclat adorable
 Me rendit cette paix aux grandeurs préférable ,
 Ou plutôt je sentis qu'un pouvoir enchanteur
 Vengeoit la cruauté de leur persécuteur.

P H A R È S.

Vous devez m'éconnoître une injuste puissance ,
 Etouffez cet amour nourri sans espérance ;
 Vous êtes vertueux , & je ne puis songer

S O S T R A T E.

Que dis-tu ? quel soupçon ! garde toi d'outrager
 Un cœur , malgré ses feux , jaloux de sa mémoire.
 Je connois les devoirs où m'engage la gloire.
 Je sçai que Zoraïde est fille de Varon ,
 Et qu'il faut soupirer & me taire à ce nom.
 Je ne veux que la voir , qu'en essuyer les larmes ,
 Je puis sans espérance en adorer les charmes.
 Souffre que j'adoucisse un ennui si profond :
 Un caractère auguste est gravé sur son front.
 Peins toi ce front aimable & cette modestie ,

Ce respect pour la main sur elle appesantie.
 Cher Pharès, quel mélange, & comment concevoir
 Qu'un monstre, qui forma le projet le plus noir,
 Qui marqua sa fureur d'un lâche parricide,
 Qui bravant le lieu même où la foudre réside,
 Jusqu'à son sanctuaire osa faire égorger
 Des Prêtres dont le zèle avoit pû l'outrager ;
 Qui libre des remords dont notre ame est atteinte,
 A banni de la sienne & l'espoir & la crainte ;
 Oui, comment concevoir qu'à ce monstre odieux
 Nous devions un objet si ressemblant aux Dieux ?

P H A R E' S.

Vous me voyez frappé d'un effet si bisarre ;
 Mais, pour être étonnant, il n'en est pas plus rare :
 Et l'on voit chaque jour, par un prodige heureux,
 D'un pere criminel naître un fils vertueux.
 Loin d'en vouloir chercher la cause impénétrable,
 Ne songez qu'à détruire un penchant redoutable ;
 Et qu'à mettre l'objet de ce fatal pouvoir,
 En état dès ce jour de ne vous plus revoir.

S O S T R A T E.

Ah ! quelle est ta rigueur, & que m'oses-tu dire ?
 Qui moi, que de ma Cour.... Mais que nous veut Palmire ?

S C E N E I I.

S O S T R A T E , P H A R E' S , P A L M I R E.

P A L M I R E.

ZOraïde, un instant, peut-elle sans effroi
 Se prosterner, Seigneur, aux genoux de son Roi ?

S O S T R A T E.

L'aimable Zoraïde à mes pieds prosternée !
 Qu'entens-je ? Mes égards pour cette Infortunée,
 Ne lui prouvent-ils pas que sans rien redouter
 Ses innocens attraits peuvent se présenter,
 Qu'à toute heure, en tous lieux, je suis prêt à l'entendre ?
 Vous pouvez l'en instruire, allez.

SCÈNE III.

SOSTRATE, PHARE'S, GARDES.

S O S T R A T E.

Quel parti prendre ?

Je prévois son dessein , me rendrois-je à ses pleurs ?

Cher ami, quels combats ! excuse mes douleurs.

Tu vas voir si ma crainte est injuste ou fondée ;

Si l'objet , dont l'Amour m'offre par tout l'idée ,

Doit inspirer ce trouble à mon cœur abbatu !

P H A R E ' S.

Il en tems que ce cœur rappelle sa vertu :

Zoraïde paroît.

SCÈNE IV.

SOSTRATE, ZORAÏDE, PHARE'S,
PALMIRE, GARDES.

Z O R A I D E.

UNe triste captive ,

Que l'opprobre a dû rendre incertaine & craintive,

Pourra donc de son Maître embrasser les genoux ?

S O S T R A T E.

Ah , Madame ! prenez des soins dignes de vous.

Pour cet abaissement la vertu n'est point née :

Et je benis cent fois l'heureuse destinée

Qui remet à mon bras le soin de réparer

Les maux , où ma fureur avoit pu vous livrer.

Contemplez maintenant ce terrible Sostrate ;

Voyez si dans ses yeux la moindre haine éclate.

Levez ce front modeste , il n'a point à rougir ,

Et pour vous sans remords ma bonté peut agir.

Quel dessein vous conduit , vertueuse Princesse ?

Où suis-je ? Quel langage ? Est-ce à moi qu'il s'adresse ?
 Moi, fille de Varon proscrit sur ces remparts,
 Moi, dont j'ai vû l'arrêt tracé dans vos regards,
 Je puis vous inspirer une pitié si tendre !
 Dans mon étonnement je crains de me méprendre.
 Quoi, Seigneur ! voulez-vous enchaîner, malgré moi,
 Un courroux ? ... Non le sort m'impose une autre loi.
 Je dois me souvenir qu'un funeste salaire,
 Livre au premier vengeur la tête de mon père ?
 Qu'en ce moment peut-être entouré d'assassins,
 Varon finit par vous ses malheureux destins.
 Non que je vous reproche un soin qui vous honore.
 Vous vengez des parens dont le sang fume encore.
 Mais le même devoir qui paroît vous guider,
 M'apprend qu'avec horreur je dois vous regarder,
 Et que de vos bienfaits le seul qui doit me plaire,
 Est l'exil où je veux renfermer ma misère.
 Ne le refusez point à mes desirs pressans,
 Ou permettez, Seigneur, que mes cris impuissans
 Soient encore étouffés dans cette Tour funeste,
 Qui devoit de mes jours ensevelir le reste.

S O S T R A T E.

Quel choix vous me laissez ! Qu'il me paroît affreux !
 Hé quoi ! vous exigez qu'un Prince généreux
 Laisse errer sur la terre, ou gémir dans les larmes,
 Un objet, dont les Dieux ont respecté les charmes ?
 Non, je veux me régler sur ces Dieux bienfaisans ;
 Je veux calmer mon trouble & mes remords pressans.
 Je veux à ces regards, dont le pouvoir m'attire,
 Devoir le nouvel être & le jour où j'aspire.
 Près de vous, malgré moi, je me sens retenu,
 Un Dieu, dont le pouvoir ne m'étoit pas connu,
 Semble même prédire à ce cœur qu'il anime,
 Que je vais m'appuyer d'un titre légitime.
 Mais quoi ! Vos yeux encor se remplissent de pleurs ?
 Cet aveu mettroit-il le comble à vos malheurs ?
 Hé bien, fuyez, Madame, & loin de ce rivage,
 Dérobez-vous aux soins d'un odieux hommage.

Je vais de ce départ ordonner les apprêts :
Souffrez que leur éclat égale mes regrets ;
Qu'il m'aide à réparer une injuste vengeance :
Jusques-là , jouissez d'une entière puissance.
Libre dans ce Palais, daignez en écarter
Le premier, dont l'aspect pourra vous irriter.

à *Pharés*.

Vous , *Pharés* , que sa Garde ait soin de disparaître.
Si quelque audacieux condamnoit votre Maître ,
Que la terreur apprenne à sa témérité ,
Qu'on ne connoît ici de loix que l'équité.

SCÈNE V.

ZORAÏDE , PALMIRE.

PALMIRE.

Que de grandeur, Madame , & que votre courage
Triomphe avec éclat d'un dangereux hommage !
Souffrez que j'applaudisse au dessein généreux
Qui va vous arracher de ces bords malheureux.
Une vertu si rare eût mérité sans doute
Qu'on essuyât les pleurs que le devoir vous coûte.

ZORAÏDE.

Ah ! que dis-tu , cruelle ? Epargne mes ennuis.
Cesse de me vanter , & vois mieux qui je suis.
Je ne veux pas du moins surprendre ta tendresse ,
Et te paroître illustre avec tant de foiblesse.
Tu ne vois plus en moi cet objet vertueux ,
Digne de ta pitié , ni d'un sort plus heureux.
Les Dieux ont rejeté ta chère Zoraïde.
Son cœur , triste jouet d'une flamme perfide ,
N'offre plus qu'un autel , où ce coupable amour
Ose verser le sang qui me donna le jour.
Tu frémis , je le vois , je frémis plus encore ;
Et si dans les replis de ce sein qui s'abhorre ,
Je laisse à tes regards entrevoir mon erreur ,
C'est pour en mieux connoître & mieux sentir l'horreur ;

C'est pour mieux engager ton zèle & ta prudence
 A m'arracher des bords où ce feu prit naissance ,
 Où ma gloire courroit d'autant plus de danger ,
 Que mon propre vainqueur daigne m'y protéger ;
 Qu'ainsi que dans son ame une voix criminelle
 Applaudit dans la mienne à cette ardeur rebelle ,
 Et me dit que ce Roi , qui doit m'être odieux ,
 Ce Sostrate est l'Epoux que m'ont choisi les Dieux.

P A L M I R E .

Quoi, Sostrate ? ah qu'entens-je !

Z O R A I D E .

Oui, ce vainqueur funeste ,
 Ce fléau de mon sang , qu'il faut que je déteste ,
 Je l'adore, te dis-je, & loin que ma raison
 Me serve à repousser ce dangereux poison ,
 Ce charme, dont mon cœur, trop foible & trop sensible ,
 Fut surpris à l'aspect d'un ennemi terrible ,
 Je sens même

P A L M I R E .

Arrêtez, & daignez renfermer
 Le secret d'un amour qu'on ne peut que blâmer.
 On vient.

S C E N E V I .

Z O R A I D E , P A L M I R E , E U R I B A N .

E U R I B A N .

Puis-je sans crainte, illustre Zoraïde,
 Ouvrir sur votre sort une bouche timide ?
 Nul mortel ne peut-il m'observer en ces lieux ?

Z O R A I D E .

Mes secrets n'ont ici de témoins que les Dieux.
 Je ne suis plus réduite à dévorer mes larmes ;
 Le Roi, qu'ont pénétré mes mortelles allarmes ,
 Me laisse dans sa Cour aussi libre que lui.
 Parlez, cher Euriban, dissipez mon ennui.

Les Dieux, dont j'éprouvois la vengeance sévère,
Se sont-ils expliqués sur le sort de mon pere?
Est-il encor vivant, & sçait-on en quels lieux....?

EURIBAN.

Vos vœux sont exaucés; rendez grâces aux Dieux;
Ils l'ont soustrait aux coups d'une main meurtrière.

ZORAÏDE.

Ce Prince infortuné voit encor la lumière?
Hé, quels sont les climats où je dois le chercher?

EURIBAN.

Madame parmi nous il vient de se cacher.

ZORAÏDE.

Dans Syracuse? O Ciel!

EURIBAN.

Renfermez cette crainte :

J'ai prévu la frayeur dont votre ame est atteinte.
Le danger de ce Prince, entouré d'ennemis,
Allarme avec raison ce cœur tendre & soumis;
Mais, Madame, songez que de votre prudence
Dépendent les complots que trame sa vengeance.
Déjà, s'il n'avoit craint un transport indiscret,
Il se fût jusqu'à vous introduit en secret.
Sans témoins, maintenant vous goûteriez vous-même
La douceur d'embrasser un pere qui vous aime.
Il brûle de paroître à vos regards surpris.
Je viens à ce moment préparer vos esprits.
Non moins que votre allarme, il a craint votre joye.
Gardez qu'un ennemi la soupçonne ou la voye.
Sous les pas de Varon un abîme est ouvert;
Donnez le tems, Madame, au parti qui le sert,
D'assurer des projets dont l'écueil est terrible.
Je vais joindre ce Prince à vos maux si sensible;
Sous les traits d'un Esclave il viendra vous trouver,
Que, comme vous, Palmire ait soin de s'éprouver;
Qu'elle songe qu'un cri, qu'un geste involontaire
Peut dans son propre piège entraîner votre pere.

S C E N E V I I .

Z O R A I D E , P A L M I R E .

Z O R A I D E .

Viens , suis-moi ; je succombe à ce nouveau revers ;
 Je frémis , je voudrois être encor dans les fers.
 Pour Varon , pour Sostrate également troublée ,
 Je vois d'un coup certain ma tendresse accablée.

P A L M I R E .

Quoi ! du fort d'un amant votre esprit occupé ,
 Ose encor

Z O R A I D E .

Hé , peut-on n'en pas être frappé ?
 N'as-tu pas vu toi-même avec quelle clémence
 Sostrate use envers nous des droits de la vengeance ?
 Je ne m'aveugle point : mon pere est son Sujet ;
 Et loin d'en approuver le barbare projet
 Mais que dis-je ? Est-ce à moi de condamner un pere ?
 Malheureuse ! Où portai-je un regard téméraire ?
 Ah ! par respect du moins je devrois le baisser.
 Le danger d'un amant a droit d'intéresser ;
 Mais l'auteur de nos jours , fût-ce un pere coupable ,
 N'est pas moins revêtu d'un titre respectable ;
 Et dans quelque projet qu'il se laisse entraîner ,
 Il n'appartient qu'aux Dieux de les examiner.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

VARON, EURIBAN.

VARON.

EN croirai-je mes yeux ? Suis-je dans cet azile,
 Dans ce même Palais, en revers si fertile,
 Où surpris sans secours dans les bras du sommeil,
 J'eus peine à fuir la mort offerte à mon réveil ?
 Souffre que mes regards en parcourent l'enceinte ;
 Souffre qu'un lieu funeste , où ma honte est empreinte ,
 Ranime un désespoir qui ne s'est occupé
 Que du sort du barbare , à mes coups échapé.
 Quoi ! d'un sang odieux la source coule encore !
 Ah ! déjà dans mon cœur ma haine le dévore.
 Parle. Que dit ma Fille ? Est-ce ici que tes soins,
 Que ton zèle à mes yeux doit l'offrir sans témoins ?

EURIBAN.

Oui, Seigneur , vous voyez la paisible retraite
 Où son cœur s'abandonne à sa crainte inquiète.
 Sostrate a défendu qu'on y vienne épier
 Les soupirs que son trouble ose m'y confier.
 J'ai su , par des détours que l'on connoît à peine ,
 Vous guider jusqu'aux murs de l'enceinte prochaine :
 Ne craignez rien. D'ailleurs, sous ce déguisement,
 Vos traits sont si voilés qu'on s'y trompe aisément.
 Votre Fille elle-même auroit pû s'y méprendre ,
 Si votre amour trop prompt eût voulu la surprendre.
 Vous allez la revoir plus belle que jamais.
 Les pleurs , dont sa tristesse a baigné ce Palais,
 Loin d'éteindre des yeux où régnoient tant de charmes ,
 N'ont fait que leur prêter de plus puissantes armes.

On dit même qu'épris de leur attrait vainqueur,
 Sostrate osoit former des projets sur son cœur.
 Jugez, si les complots d'un amour si coupable,
 Ont dû mettre le comble à l'ennui qui l'accable ?
 Compagnon de ses fers, j'en ai vû les regrets,
 Son tiran s'est armé du dernier de ses traits.
 Pour moi, quelque revers dont le sort vous menace,
 Je suis prêt à confondre, à punir son audace.
 Disposez de mon bras, rien ne peut m'effrayer.

V A R O N.

Viens, embrasse ton Roi. Qu'il est doux d'essuyer
 Les larmes d'un ami, si tendre & si sincère !
 Ma juste confiance en sera le salaire.
 Oui, je veux dans ton cœur déposer un secret,
 Que le mien dès long-tems te taisoit à regret.
 Mais j'aperçois ma Fille, & malgré sa prudence,
 Je ne puis l'honorer de cette confidence.
 Laisse-nous. Je ne veux que tes yeux pour témoins ;
 Près de ce lieu funeste, ami, je te rejoins :
 Va m'attendre, & permets que ma haine fidelle
 Concerte ma vengeance ou ma perte avec elle.

S C E N E I I.

VARON, ZORAIDE, PALMIRE.

Z O R A I D E.

LE voici. Quel instant ! Qu'il a pour moi d'a-
 pas ! *en avançant.*
 Est-ce une illusion ? Mon pere dans mes bras !

V A R O N.

O ma Fille !

Z O R A I D E.

Hé quel Dieu vous rend à ma tendresse,
 Mon Pere ? Ah ! que ce jour répandroit d'allégresse,
 Si parmi tant d'écueils, vos jours infortunés
 N'offroient point votre perte à mes sens étonnés !
 Quel soin peut vous conduire en ce lieu redoutable ?

V A R O N.

Quoi, ma Fille ! Un cruel, dans sa rage implacable,

Ose y faire gémir, sous un joug odieux,
Le seul de mes enfans que m'ont laissé les Dieux ;
Et tu crois que muet aux cris de la nature,
Je me déguiserai ta honte & mon injure ?
Tu crois que, sans frémir, apprenant tes douleurs,
Ma tendresse pourra se borner à des pleurs ?
Ah, combien éloigné des maximes du trône,
Ai-je vû d'un autre œil l'horreur qui t'environne !
Souffre que dans tes bras mon amour paternel
S'efforce d'adoucir un ennui si cruel.
Ma Fille ! . . . N'est-ce point un songe qui m'abuse ?
Es-tu bien ce trésor, que ma rage confuse
Fut contrainte, en fuyant, de livrer au vainqueur ?
Quelle perte pour moi ! Quelle affligea mon cœur !
Que de fois, vers ces lieux ma tendresse inquiète
Fit revoler ce cœur du fond de ma retraite !
Il me sembloit toujours, contre des inhumains,
Te voir tendre vers moi tes innocentes mains.
Juge si de tes fers l'empreinte remarquable
Rend ton Pere sensible, & Sostrate coupable ?
Quoi ! d'une indigne chaîne il osa te charger,
Ma Fille ? Ah ! j'en frissonne, & je veux t'en venger.
Tu pâlis ? Juste Ciel ! aurois-tu la faiblesse
De trembler à l'aspect du péril qui le presse ?
Ah ! si pour soutenir ta gloire ou ta douleur,
Il ne te suffit point de ton propre malheur,
Joins-y le désespoir d'un Pere déplorable,
Obligé de traîner un sort si misérable ;
Pourrois-tu, sans frémir, concevoir le destin
D'un Pere, à chaque pas pressé d'un assassin ?
Non, je te rends justice, & te crois plus sensible.
Non, tu ne voudras point que cette main terrible
Frape seule des coups que tu dois m'envier.
Sans doute à mes transports tu vas t'associer.
Ta main leur est utile, il faut qu'elle s'apprête ;
Il faut qu'en ce lieu-même, où tu crains pour ma tête,
Tes soins adroitement attirent l'ennemi
Qui brave mon courroux, ou le croit endormi,
Je sçais que le barbare ose avec insolence

Offrir à tes apas un culte qui t'offense.
 Venge-toi. Ma fureur n'exige de ton bras,
 Que de tendre le piège, & d'y guider ses pas
 Je frapperai. Choisis le lieu du sacrifice ;
 Dis-moi l'heure qu'il faut que ma haine saisisse ;
 Je préviendrai tes vœux ; tu n'as qu'à la régler.

Z O R A I D E.

Mon Pere !...

V A R O N.

Hé quoi ! ton cœur semble encor se troubler ?
 Quel soupçon fais-tu naître, ô Fille infortunée !

Z O R A I D E.

Ah ! que n'ai-je au berceau fini ma destinée ?
 Je n'aurois pas, du moins, par de coupables vœux

V A R O N.

Que dis-tu ?

Z O R A I D E.

Vous voyez mon désespoir affreux ;
 Je me meurs ; je ne puis en dire davantage.

V A R O N.

Ah ! tu m'en dis assez, & je vois mon outrage.
 Cruelle, ainsi ton cœur trahissant son devoir,
 D'un ascendant honteux subiroit le pouvoir ?
 Quoi ! dans le même instant qu'un Prince sanguinaire
 Ne respire à tes yeux que la mort de ton Pere,
 Je t'en vois idolâtre, & loin de l'accabler,
 Ce n'est que pour ses jours que je te vois trembler ?
 Ah ! cache-moi l'ardeur d'une flamme si noire.
 Tu peux trahir les droits réclamés par la gloire :
 Mais les miens sont sacrés ; tu ne peux m'en priver,
 Et c'est moi que ta main doit défendre & sauver.
 Le dessein en est pris, rien ne peut m'en distraire.
 Choisis. Il te faut perdre ou l'Amant ou le Pere ;
 Je ne veux point tenter un succès incertain ;
 Moi-même du cruel je veux percer le sein.
 Vois le moins cher des deux que ton cœur veut proscrire.
 Si dans ce lieu funeste on sait que je conspire,
 Je suis perdu. Prononce entre un amant & moi.
 Peut-être que les pleurs que j'ai versés pour toi,

Les soins que ma tendresse a pris de ton enfance
Devroient m'être garans de ta reconnoissance.
Pour prix de tant d'amour, ose à ses assassins,
Ose livrer un Pere, échappé de leurs mains.
Le Ciel, jusqu'à ce jour, a pris soin de ma vie;
Veux-tu que par tes coups elle me soit ravie?

ZORAÏDE.

Mon Pere !...

VARON.

Je te laisse ; & cours à mes amis
Annoncer le signal que je leur ai promis.
Le trépas de Sostrate est ce signal terrible ;
Ma prudence ne veut, vers ce Palais horrible ,
En attirer qu'alors les flots tumultueux.
Adieu, fais avertir cet Amant malheureux,
Et prends soin qu'à tes pieds la fureur qui m'anime,
N'ait plus à mon retour, qu'à fraper la Victime.

SCÈNE III.

ZORAÏDE, PALMIRE.

ZORAÏDE

QU'entens-je ? quelle loi prescrit-il à mes vœux ?
Qui moi, que trahissant un maître généreux ;
Je tends à son amour un piège si funeste !
Pourriez-vous l'approuver, Dieux vengeurs que j'atteste ?
Non, vous m'en puniriez : il n'est point de devoir
Qui rende respectable un injuste pouvoir.
Quand mon père mérite une affreuse vengeance,
Je dois baisser les yeux & garder le silence.
Mais, lorsque sa rigueur, loin de m'en séparer,
Veut me forcer moi-même à la mieux assurer,
Je dois désobéir & braver sa colère.

à Palmire.

O roi qu'a dû confondre un ordre si sévère,
Parle ; à qui faudra-t'il que je garde ma foi ?
Dans l'un je vois mon père, & dans l'autre, mon Roi.

L'un veut me rendre injuste & complice d'un crime;
 L'autre m'arrache aux traits d'un courroux légitime:
 Et peut-être, au moment que l'on juroit sa mort,
 N'étoit-il occupé que du soin de mon sort.
 Peut-être, avec tendresse & plein de confiance,
 Vient-il m'en donner même une prompte assurance?
 Je ne me trompe point, je le vois s'approcher.
 Que ma frayeur redouble, ô Ciel! où me cacher!

S C E N E IV.

SOSTRATE, ZORAIDE, PHARE'S, PALMIRE
 G A R D E S.

S O S T R A T E.

OU vous cacher, Madame? Hé quoi votre colère
 Produit encor sur vous son effet ordinaire?

Vous ne sauriez encor soutenir les regards
 D'un Vainqueur, dont les loix ont pour vous tant d'égards?
 De quoi vous plaignez-vous? Viens-je, au gré de ma flamme,
 Vous retracer le trouble où vous plongez mon ame?
 Qu'un soin bien différent me conduit en ces lieux?
 Je viens y recevoir vos funestes adieux.
 Peut-être un cœur moins noble eût saisi l'avantage
 Que donne à ma tendresse un discours qui m'outrage.
 De coupables Sujets, lents à me seconder,
 Prétendent qu'en ces lieux je devois vous garder;
 Que les Mânes sanglans dont j'occupe le Trône,
 Murmureront des soins que mon zèle vous donne,
 Mais j'imité les Dieux, dont les hardis mortels
 Osent souvent blâmer les décrets éternels.
 Il suffit à ces Dieux d'en sentir la sagesse,
 Sans descendre à confondre un orgueil qui la blesse.
 Venez, je veux moi-même, aux yeux de mes Sujets,
 Vous rendre à des soupirs que suivront mes regrets.

Z O R A I D E.

Où me vois-je reduite, & que puis-je répondre!
 Seigneur, tant d'appareil ne sert qu'à me confondre.

L'éclat ne doit point suivre un fort tel que le mien.
L'obscurité sied mieux à qui ne prétend rien.
Que déjà loin de vous une fuite plus prompte ,
N'a-t-elle enseveli ma douleur & ma honte !
Laissez-moi dérober mon affreux désespoir ;
Laissez-moi fuir ce jour que je n'ose plus voir.

S O S T R A T E .

J'entends. Vous ne voulez qu'éviter ma présence :
Et tout , jusqu'à mon zèle , est une violence.
Je ne vous suivrai point. Il faut vous obéir :
Ce bonheur est un droit dont Pharès va jouir.
Souffrez qu'il vous conduise : un Peuple téméraire ,
Confond dans son yvresse & la Fille & le Pere :
Pharès le contiendra. Son zèle m'en répond.
Hatez-vous de calmer ce désespoir profond.
Partez. Suivez, Madame, un guide si fidelle.

Z O R A I D E .

Quel état ! je succombe à ma douleur mortelle.
Je ne me connois plus dans le trouble où je suis.

S O S T R A T E .

Quoi ! Madame

Z O R A I D E .

Ah ! Seigneur , vous voyez mes ennuis.
Rien n'approche des maux où mon ame est livrée.
Souffrez que dans l'horreur, dont elle est pénétrée ,
Je diffère ma fuite , & cache à l'Univers
Des pleurs , que vos bienfaits ont rendu plus amers.

S C E N E V.

S O S T R A T E , P H A R È S , G A R D E S .

S O S T R A T E .

C Her Pharès, d'où peut naître une douleur si vive ?
Quoi ! lorsqu'à son repos ma tendresse attentive
Se fait, pour s'en priver , un effort généreux ,
Son désespoir éclate & devient plus affreux ?
Qu'en penses-tu ? Quel est ce trouble qui l'agite ?

Elle n'osoit parler , & son ame interdite . . .

Ah ! si c'étoit l'amour qui comblât ses malheurs !

Viens. Je veux pénétrer le secret de ses pleurs.

Je ne sçai, cher Ami : plus j'observe ses charmes ,

Plus mon cœur s'attendrit & prend part à ses larmes.

Viens. Le Ciel de ses droits ne m'a point revêtu ,

Pour laisser soupirer & souffrir la vertu.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

Z O R A I D E , P A L M I R E.

Z O R A I D E.

Q Uoi ! tu veux que ma main, sur le bord de l'abîme ,
Précipite les pas d'un Roi si magnanime ?

Tu veux que je l'écoute, & le souffre en des lieux ,

Où prétend l'immoler un Pere furieux ?

Ah ! peut-être qu'au gré de sa haine implacable ,

Le Cruel va paroître en ce lieu redoutable.

Prends soin d'en écarter un malheureux Amant.

Va l'attendre, prévien son noble empressement.

Ce Monarque me cherche , il pourroit me surprendre :

Cours, dis-lui que les pleurs , que j'ai lieu de répandre ,

Ne me permettent pas de m'offrir devant lui ;

Que je veux sans témoins dévorer mon ennui.

S C E N E I I.

Z O R A I D E *seule.*

Dieux! daignez rassurer la triste Zoraïde.
N'est-ce pas votre voix, votre main qui la guide ?
Quel trouble agit encor son esprit abbatu ?
La paix est-elle ailleurs qu'au sein de la vertu ?
De cet effroi cruel que faut-il que j'augure ?
Est-ce un cri de l'Amour ou bien de la nature ?
Qu'ai-je fait pour trembler , pour éprouver l'horreur ? ..

S C E N E I I I.

V A R O N , Z O R A I D E.

V A R O N.

Zoraïde, est-ce ainsi que tu fers ma fureur ?
Je croyois que fidelle au transport qui m'anime ;
Ta voix eût dans le piège attiré ma victime.
Ton devoir suffisoit pour t'y déterminer.

Z O R A I D E.

Mon Pere , à quel emploi m'osez-vous destiner ?
Dans un tendre respect élevé dès l'enfance ,
Mon cœur voudroit garder un modeste silence :
Mais , daignez voir , vous-même , à quelle extrémité
Vous réduisez ce cœur , en secret révolté.
Vous voulez que ma main , à vos ordres soumise ,
Serve un courroux aveugle , & que rien n'autorise.
Sujette de ce Roi , dont il veut se venger ,
De quel droit dans son sang irai-je me plonger ?
Puis-je ignorer qu'un front , orné du diadème ,
Doit paroître , aux mortels , la Divinité même ?
Que , sans un sacrilège , on ne peut effacer
L'empreinte qu'elle même elle eut soin d'y tracer ?
Ne vous figurez pas qu'une coupable adresse
D'un intérêt sacré couvre ici ma tendresse.

Un cœur , tel que le mien , est né pour triompher
 D'un penchant que l'honneur doit lui faire étouffer.
 Le soin de ce repos , où le votre renonce ,
 L'amour de la justice en dicte la réponse.
 Souffrez que ma douleur , pour la première fois ,
 Ose élever vers vous une timide voix.
 Dans vos sanglans projets quelle ardeur vous dévore ?
 Sorti du plus beau sang que Syracuse adore ,
 Près du Trône placé par un Roi généreux ,
 Etoit-il sur la terre un mortel plus heureux ?
 Quel Démon vint troubler une paix si profonde ?
 Pourquoi livrer la guerre au plus grand Roi du monde ?
 Pensiez-vous que ce Trône où vous êtes monté ,
 Offrît plus de bonheur ou de solidité ?
 Hélas ? est-il un Roi , si nous devons l'en croire ,
 Que le trouble n'assiége au milieu de sa gloire ?
 En est-il quelque rang qu'il ait droit d'occuper ,
 Qu'un revers n'humilie & n'ait scû déromper ?
 Ah ! si même un Roi juste éprouve l'amertume ,
 Que faudra-t'il alors que l'Univers présume
 D'un Mortel qui l'opprime , & qui , né pour servir ,
 Loin de venger le Trône osera le ravir ?
 Mon Pere , au nom des dieux , au nom d'une tendresse ,
 Qu'autant que mon repos votre sort intéresse ,
 Daignez suivre mes pas. Abandonnez des lieux ,
 Où vous avez à craindre & la terre & les cieux.
 Venez dans un azile à vos jours moins funeste ,
 Vous assurer du moins le seul bien qui vous reste.
 Venez-y contempler votre sort de plus près ,
 Venez-y comparer aux douceurs de la paix ,
 L'éclat de ces grandeurs que foule la sagesse :
 Et vous verrez alors si leur trompeuse yvresse ,
 Si le sort de ces Rois , avec faste honorés ,
 Vaut le sort des Mortels , de leur Maître ignorés.

V A R O N .

Va , tu n'es point mon sang ; va , je te désavoue :
 Va gémir d'un projet où tu veux que j'échoue.
 Rien ne peut le changer. Le Trône est le seul bien
 Capable de remplir un cœur tel que le mien.

Formé pour ce haut rang , je veux que mon audace ,
Je veux que mon orgueil ou s'y brise ou m'y place.
Le secours de ton zèle auroit pû dans ces murs ,
Me fournir des moyens & plus prompts & plus sûrs ;
Mais puisque de mes vœux ton amour se sépare ,
Je vais , à force ouverte , attaquer un Barbare.
Oui , je vais contre lui , guidé par ma fureur ,
Soulever des Sujets , prêts à semer l'horreur.
Je crois entendre ici les noms que tu me donnes ;
Il me semble ...

S C E N E IV.

V A R O N , Z O R A I D E , P A L M I R E .

P A L M I R E .

A H ! Madame ,
Z O R A I D E .

Hé bien , quoi ! tu frissons ?

P A L M I R E .

Ma prudence auroit soin de cacher mon effroi ,
Si j'avois pû calmer & retenir le Roi .
Mais , Madame , il me suit , & son impatience
M'a permis seulement d'annoncer sa présence .

V A R O N .

Qu'il paroisse . Je vais observer en ces lieux ,
L'instant où doit périr ce Vainqueur odieux .
Prends soin de renfermer le trouble qui l'agite .

Le hazard me le livre ; il faut que j'en profite .

Je l'entends Songe au moins , qu'il y va de mes jours .

S C E N E V.

Z O R A I D E , P A L M I R E .

Z O R A I D E .

A H ! que n'ai-je des miens précipité le cours !
 Je frémis : quel moment ! quel horrible supplice !
 Quoi ! de ce coup affreux je serai la complice !
 Il faudra que muette , & que d'un front serein ,
 Je contemple Sostrate un poignard sur le sein !
 Je le vois. Ciel ; ô Ciel !

S C E N E V I.

S O S T R A T E , Z O R A I D E , P A L M I R E .

S O S T R A T E .

N E pourrai-je , Madame ,
 Percer le nouveau trouble où se plonge votre ame ?
 Votre Roi se flattoit , en comblant vos desirs ,
 De suspendre du moins le cours de vos soupirs.
 Quel secret désespoir vous les arrache encore ?
 N'osez-vous m'avouer l'ennui qui vous dévore ?
 Songez-vous que des maux , dont je vous vois gémir ,
 J'ai moi-même ? . . Mais , quoi ? Vous paroissez frémir ?
 Quelle horrible pâleur vous couvre le visage ?

S C E N E V I I.

S O S T R A T E , Z O R A I D E , P A L M I R E .

V A R O N , *dans l'enfoncement du Théâtre.*

P Rositons d'un instant si propice ? ma rage.
 S O S T R A T E à Zoraïde.
 Vous ne répondez point ? Ah ! que vous m'effrayez ,
 Tournez vers moi ces yeux obscurcis & noyez.

Mes regards ne sont point d'un vengeur inflexible;
Ils n'annoncent qu'un Roi généreux & sensible.

ZORAIDE, *appercevant son Pere qui lève
le poignard.*

O mon Pere ! Arrêtez.

S O S T R A T E.

Votre Pere ? Ah grands Dieux !

V A R O N.

Oui, c'est lui que tu vois : c'est cet Ambitieux ;
C'est Varon , en un mot , qu'on livre à ta colere.

S O S T R A T E.

Ici entrent les Gardes.

Hola, Gardes....

Z O R A I D E.

O Ciel ! ...Que prétendez-vous faire ?

V A R O N à sa Fille.

Perfide, il te sied bien de marquer cet effroi,
Quand Varon n'est trahi, n'est livré que par toi.
Retiens, retiens des pleurs, dont la feinte m'outrage.
Ou plutôt, Malheureuse, achève ton ouvrage ;
Acheve, ose plonger dans ce sein paternel
Le poignard que mon bras levoit sur un cruel.
Ose verser ce sang contre qui tu conspires ;
Ce sang à qui tu dois le jour que tu respires.

Z O R A I D E.

Je me meurs.

S O S T R A T E à Palmire.

Profitez du trouble de ses sens ;

Rentrez.

S C E N E V I I I.

S O S T R A T E, V A R O N, G A R D E S.

E S O S T R A T E.

ET toi, Tyran, dont les vœux impuissans,
Dont l'aveugle fureur arme un bras téméraire ;
Sors, & va dans les fers attendre ton salaire.

aux Gardes.

Que par vous , à l'instant, ce Monstre en soit chargé;
Soldats.

V A R O N.

N'espere point être le seul vengé.
Cruel! je veux ici que sous une autre chaîne
Tu frémisses toi-même , & redoutes ma haine.
Pere de cet objet qui paroît te troubler ,
Du fond de ma prison je te puis accabler.
J'augure encor assez du cœur de Zoraïde ,
Pour croire qu'elle oppose au transport qui te guide ,
Un devoir, qu'à regret elle vient de trahir.
Tremble. De tes combats ma fureur va jouir.
Je prévois ton désordre : & loin que je te craigne ,
Je veux qu'il soit la honte , ou l'écueil de ton regne.

S C E N E I X.

S O S T R A T E *seul.*

A H ! connois mieux ce cœur que tu veux dégrader.
L'Amour , moins que la gloire , a droit de le guider.
J'aime , j'aime sans doute , & ce penchant funeste
Va s'armer du pouvoir que ta fureur atteste.
Mais je sçaurai le vaincre ; & malgré son effort....

S C E N E X.

S O S T R A T E , P H A R E' S.

P H A R E' S.

S Eigneur , je viens à vous plein d'un juste transport.
Est-il vrai que Varon soit en votre puissance ?
Palmire , dont le trouble a trahi le silence ,
Et qu'on vient d'entourer au sortir de ces lieux ,
N'a pû taire un secret qu'on lisoit dans ses yeux.

S O S T R A T E.

N'en doute point Les Dieux m'ont livré le perfide,
 Je puis verser ce sang dont ma haine est avide.
 Mais, je veux, cher Pharès, avant de m'y plonger,
 Connoître les ingrats qui l'osoient protéger.
 Essayons, par la crainte & l'aspect des supplices,
 De faire à ce Barbare avoüer ses complices.
 Qu'on ait soin d'arrêter le coupable Euriban;
 Cours, Pharès, cet esclave est l'ami du Tyran;
 Appui de ses projets, il a dû les connoître.
 Qu'on commence par lui : que du cœur de ce traître
 On parcoure avec soin les replis odieux,
 Et qu'il aille aux Enfers attendre un Furieux.

Fin du troisième Acte.

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

S O S T R A T E , P H A R È S.

P H A R È S.

JE n'ai pû satisfaire une juste vengeance,
 Le Traître a de mes soins trompé la vigilance.
 L'un prétend que déjà, sous un Ciel étranger,
 La fuite l'a soustrait à ce nouveau danger.
 L'autre, dans la frayeur qu'éprouve sa tendresse,
 Croit qu'Euriban se cache, & sème avec adresse
 Un bruit, qui redoublant notre sécurité
 Assure un champ plus libre à sa témérité.
 J'ai pris soin d'attacher sur les pas des rebelles,
 Les yeux que ma prudence a cru les plus fidelles.

Déjà même , suivi d'un peuple de mutins ,
 Le perfide Euriclés est tombé dans vos mains.
 S'il m'est pourtant permis d'expliquer ma pensée ;
 N'attendez pas , Seigneur , qu'une foule insensée
 Elevant jûsqu'à vous ses coupables projets ,
 Vous réduise à verser le sang de vos sujets.
 Dans le sein de Varon étouffez cette yvresse ;
 Sa mort est nécessaire , & le peuple la presse.
 Je sens qu'il est affreux de dicter un Arrêt ,
 Où l'amour malgré nous mêle un tendre intérêt.
 Mais , Seigneur , il le faut. Songez que votre gloire
 Vous doit d'un meurtre horrible occuper la mémoire ;
 Que ce Trône , où le Ciel paroît vous protéger ,
 Est encor teint d'un sang que vous devez venger.

S O S T R A T E .

Je n'en perdrai jamais le souvenir funeste :
 Je le jure à ce sang , dont ton Maître est le reste.
 Hé , comment voudrois-tu qu'à mes tristes regards
 Echappât un revers écrit de toutes parts ?
 Là , je vois le tombeau de ce Roi respectable ,
 Massacré sans pitié par un monstre exécrationnel.
 Ici , j'entens gémir ces jeunes malheureux ,
 Confondus dans l'arrêt d'un pere vertueux.
 Non , ne présumez pas que mon cœur vous trahisse....
 Vous surtout que j'atteste , ombre de Cléonice ;
 Vous , de qui les apas , dignes d'un sort plus beau ,
 Furent même à mes vœux promis dès le berceau.
 Vous me verrez fidèle à ce sang qui m'anime ,
 Nul respect ne sçauroit m'arracher ma victime ;
 Mais prêt à la frapper , pardonnez aux soupirs
 Qu'un objet respectable oppose à vos desirs.
 Se peut-il , cher Pharès , que du sort d'un barbare
 Dépende le destin d'une vertu si rare ?
 Se peut-il qu'en lançant les traits de mon courroux ,
 Je me trouve forcé de confondre mes coups ?
 Quel spectacle j'apprête aux yeux de Zoraïde !
 Mais ma gloire l'ordonne , elle seule me guide.
 Hâte-toi , cher Pharès : que Varon en ces lieux
 Satisfasse lui-même un desir curieux.

Je veux le voir, Je sens, quelque horreur qu'il m'inspire,
Que sa présence importe au repos où j'aspire.
Cours , te dis-je , qu'il vienne.

SCÈNE II.

SOSTRATE *seul.*

Où, je veux lui parler.
Une voix , que mon cœur ne sçauroit démêler ,
Semble , par des avis dont mon sort va dépendre ,
M'annoncer des secrets que je brûle d'apprendre.
Qu'aurois-je encore à craindre ? Et d'où naît le soupçon
Mais qu'est-ce que je vois ? La fille de Varon !
Que deviendrai-je , ô Ciel ! évitons sa présence ,
Mon courage s'étonne , & succombe d'avance.

SCÈNE III.

SOSTRATE, ZORAÏDE.

AH, Seigneur , arrêtez.
ZORAÏDE.

SOSTRATE.

Quoi, Madame , c'est vous ?

ZORAÏDE.

C'est moi-même , c'est moi qui tombe à vos genoux :
C'est moi qui viens ici de vous livrer mon Pere.
Sentez-vous à ces mots l'horreur de ma misère ?
Concevez-vous la honte & les remords affreux
Dont ce crime est suivi dans un cœur vertueux ?
Ah ! combien ce forfait me rendroit exécration ,
Si l'on voyoit périr un Pere déplorable !
Seroit-ce vous , Seigneur , qui , muet à mes cris ,
Aideriez à me rendre un objet de mépris ,
Vous, dont le cœur tantôt rempli de mes allarmes ,
Prenoit si vivement le parti de mes larmes ?
Vous que l'on voyoit, même aux yeux de vos Sujets ,

Honorer mon départ des plus tendres regrets ?
 Ah ! ne vous armez point d'un visage sévère.
 Soyez toujours sensible , & rendez-moi mon Pere.
 Rendez-moi le seul bien qui reste à ma douleur ;
 Ce jour vient de lier ma gloire à son malheur.
 Moins pour lui que pour moi ma frayeur vous implore.
 Faut-il à vos genoux me prosterner encore ?

S O S T R A T E .

Que faites-vous , Madame ? Ah , quel combat cruel
 Venez-vous joindre encore à mon trouble mortel !
 Pour abuser ainsi des droits que je vous donne ,
 Ignorez-vous les soins que je dois à mon Trône ?
 Songez-vous que le Roi , qui lui sert de degré ,
 Y périt par l'ingrat que vous m'avez livré ?
 Je voudrais adoucir la perte que vous faites ;
 Je frémiss plus que vous de l'état où vous êtes ;
 Ma constance y succombe. Et croyez que mon cœur
 Va payer

Z O R A I D E .

Non , ingrat , & j'en vois la rigueur ;
 N'en vantez point le trouble & la fausse clémence ;
 Sous une pitié feinte il cache sa vengeance.
 Où suis-je ? A quel opprobre osez-vous me lier ?
 Quoi ! lorsque pour vos jours trop prompte à m'effrayer ,
 A peine au coup fatal je viens de vous soustraire ,
 Vous pourriez vous résoudre à condamner mon Pere ?
 Juste Ciel ! Songez-vous qu'en ces momens affreux
 Vous n'avez d'autres droits sur ses jours malheureux
 Que ceux que vous tenez de ma crainte infidelle ?
 Que ces droits maintenant sont réclamés par elle ,
 Et que votre fureur ne s'en peut prévaloir ,
 Sans s'armer du bienfait qui lui rend son pouvoir ?
 Ah ! si vous abusiez de ce pouvoir funeste ,
 Si vos coups m'arrachotent le seul bien qui me reste ,
 Sçavez-vous quels transports guideroient ma douleur ?
 Sçavez-vous que mon bras , pour parer ce malheur ,
 Peut sur vous

S O S T R A T E .

J'y consens , & vous pouvez reprendre

Ces jours que vos frayeurs ont pris soin de défendre ;
 Ils sont à vous. Osez en abréger le cours ;
 Osez désavouer un généreux secours ;
 Car enfin , quelqu'affreux que votre sort puisse être ,
 Du destin de Varon je ne suis point le maître ;
 J'ai l'univers à craindre , un peuple à ménager ,
 Mon devoir à remplir , des loix à protéger.
 Lié par tant de nœuds , je ne sçaurois absoudre
 L'ingrat , dont les fureurs m'ont armé de la foudre :
 Elle est prête à partir , je ne puis vous tromper.
 Vengez-vous d'un cruel , vous n'avez qu'à frapper.
 Voilà mon cœur , ce cœur dont l'audace affermie
 Préfèrera toujours la mort à l'infâmie :
 Vous êtes équitable , & j'ose m'assurer
 Que même , en le perçant , vous allez l'admirer.

Z O R A I D E.

L'admirer ! moi , barbare ? Osez-vous bien encore
 Insulter aux ennuis dont l'horreur me dévore ?
 Ah ! loin que j'aplaudisse à ce cœur inhumain ,
 Que n'est-il mille fois déchiré de ma main ?
 Par quel charme fatal me trouvai-je enchaînée !
 Malheureuse ! ... tandis qu'une foule effrénée
 Demande à haute voix qu'on termine les jours
 D'un Pere , qui peut-être implore mon secours ,
 Je ne puis sur Sostrate en venger la ruine ;
 Et deux fois dans un jour ma crainte l'assassine !
 Ah ! par pitié du moins , ouvrez-moi sa prison ,
 Laissez-moi dans ses bras rapeller ma raison :
 Mais que vois-je ? on l'amène ! Ah , quel moment terrible !

S C E N E I V.

SOSTRATE, VARON, ZORAIDE, PHODAS, GARDES.

Z O R A I D E.

M On Pere , qu'ai-je fait ? dans quel abîme horrible
 L'excès de mon allarme a-r'il pu vous plonger ?
 Ah ! combien mes remords ont soin de vous venger !
 Ne me reprochez plus ce trouble involontaire ,

Et revenez à moi sous un front moins sévère.
 Mais non , j'en suis indigne ; & votre inimitié
 Doit même à mes malheurs refuser la pitié.

V A R O N .

Va , connois mieux ce cœur qu'offensent tes allarmes ,
 Et qui n'a que tes maux pour objet de ses larmes.
 Si ton crime d'abord a pû me révolter ,
 Pardonne un mouvement que j'ai bien sçu dompter.
 Mon amour est encor plus fort que ma colère ,
 Et ton remord suffit pour désarmer ton Pere.
 Ma fille , embrasse-moi ; que je sens à tes pleurs
 Ranimer ma tendresse , & calmer mes douleurs !
 Non , le coup qui m'attend n'a plus rien de funeste ,
 Puisqu'au moins il t'épargne , & que ton cœur me reste.
 A ce prix , mille fois j'aurois voulu périr ;
 Tu m'aimes , c'est assez , je consens à mourir.

Z O R A I D E .

Vous , mourir ? Vous , mon Pere ? Ah ! seroit-il possible
 Que Sostrate à mes pleurs fût encore insensible ?

S C E N E V .

SOSTRATE , VARON , ZORAIDE , PHODAS ,
 PHARE'S , GARDES.

PHARE'S *au Roi.*

O Ui , Seigneur , vous devez être sourd à ses cris ,
 Et punir un Tyran qui vous avoit surpris.
 Daignez hâter le coup d'une lente justice ;
 L'imposteur vous trompoit , & voilà Cléonice.

Z O R A I D E .

Moi , Cléonice ?

V A R O N *à part.*

O Ciel ! Euriban m'a trahi . . .

S O S T R A T E *à Pharès.*

Explique-toi : quel est ce prodige inoui ?

P H A R È'S .

Euriban vient de rompre un coupable silence ;

Le Perfide d'abord a trompé ma prudence ,
 Mais , Seigneur , de si près , j'ai fait suivre ses pas ,
 Que son propre signal l'a jetté dans nos bras.
 Soigneux de découvrir jusqu'aux moindres parjures ,
 Je me suis appuyé du secours des tortures :
 Foible , & ne pouvant plus en soutenir l'horreur ,
 Le Traître s'est offert d'éclairer notre erreur.
 Il vient de révéler qu'un heureux artifice
 Fit périr Zoraïde au lieu de Cléonice ;
 Que Varon , par un Traître informé de son sort ,
 Se hâta d'étouffer les témoins de sa mort ;
 Sûr que contre vos coups sa politique habile ,
 Dans Cléonice , au moins , s'assuroit un azile.

S O S T R A T E à Varon.

Perfide !

à Zoraïde.

Ainsi sa main n'épargna vos attraits ,
 Que pour se voir par eux à l'abri de mes traits ;
 Ah ! Qu'à travers mon trouble & ma crainte mortelle ,
 J'ai souvent démêlé cette fourbe cruelle !
 Qu'à regret , sur vos pas , je traînois la terreur !

V A R O N.

J'espérois jusqu'au bout défier ta fureur.
 D'un œil fixe , tantôt , j'envisageois ma chute :
 Mais , ô ciel ! A quels coups ma constance est en butte.
 Tu l'emportes , Cruel , tu viens de rassembler
 Tous les traits , dont ta main me pouvoient accabler.
 J'ai vu périr mon fils , l'espoir de ma famille ;
 Pour adoucir sa perte , il me reste une fille ;
 Et ton coupable amour , prompt à me la ravir ,
 D'un lâche stratagème , ose ici se servir ?
 Non , ce peu de vertu , de grandeur qui me reste ,
 Ne sauroit soutenir un coup aussi funeste.

à Cléonice ou Zoraïde.

Ma fille ! .. Mais , que dis-je ? Est-ce au triste Varon ,
 Est-ce à lui désormais de prononcer ce nom ?
 Ce nom doit t'outrager , & ton indigne flamme ,
 Ne l'a que trop sans doute effacé de ton ame.

Non , mon Pere , ce nom me sera toujours cher ,
 Epargnez-moi l'horreur de ce reproche amer.
 Lisez mieux dans le sein d'une fille si tendre ,
 Qui prétend , à vos pieds , mourir ou vous défendre.

S O S T R A T E .

Vous le défendre ? Vous , qui devez le punir ?
 D'une funeste erreur n'osez-vous revenir ?
 Quel spectacle , grands Dieux , pour les mânes d'un Pere ,
 Qui voit sa propre fille , une fille si chere ,
 Outrager sa mémoire , & pleurer son bourreau !
 Tournez les yeux , Madame , & voyez ce tombeau :
 C'est dans ce lieu sacré que repose sa cendre ,
 Ses cris percent sa tombe , & l'on peut les entendre.
 Contemplez , à ses pieds , vos freres malheureux ,
 Confus des sentimens que vous armez contr'eux ,
 Pourriez-vous

Z O R A I D E .

Ah ! Cruel , épargnez Zoraïde.

Prenez pitié d'un cœur si près du parricide.
 Laissez-moi Ciel ! Où suis-je ? & vers qui désormais ?
 Leverai-je les yeux dans ce triste Palais ?
 Jouet infortuné du sort le plus bisarre ,
 Pour qui faut-il , hélas , que mon cœur se déclare ?

V A R O N .

Que dis-tu ? Quoi , ce cœur oseroit balancer ?
 Ah ! de quel coup affreux viens-tu de me percer ?
 Quand je crois ton remords , ta tendresse sincere ,
 Je te vois soupçonner les larmes de ton pere !

Z O R A I D E .

Quel reproche ? Ah ! Seigneur , ce mot me fait trembler ,
 Et soudain , dans vos bras , il me fait revoler.
 Oui je suis votre fille Et mon ame confuse ...
 Vous rend

S O S T R A T E .

Que faites-vous ? Quelle erreur vous abuse ?

Cléonice !

Z O R A I D E .

Barbare ! ôtez-vous de mes yeux.

S O S T R A T E.

Quoi ! Votre amour adopte un Monstre farienx ?

à Varon.

Miserable, peux-tu, par une indigne feinte,

Peux-tu nourrir ainsi sa douleur & sa crainte ?

Ah ! sçais tu quels tourmens je suis prêt d'inventer... ?

V A R O N.

Je ne crains plus ta rage, & je viens d'éviter

Le seul coup, qu'en secret redoutoit la Nature.

Par ces nouveaux transports, ma fille me rassure ;

Et tu n'as, dans le piège, à sa flamme tendu,

Gagné que le regret de te voir confondu.

S O S T R A T E.

Ah ! Quel comble d'horreur ! Avec quelle impudence... ?

Aux Gardes.

Que ce Monstre, à l'instant, sorte de ma présence.

Que puni de sa fourbe....

Z O R A I D E.

O Ciel ! Que dites-vous ?

Quoi ! Vous le livreriez aux traits de ce courroux ?

Ah ! s'il est vrai, Cruel, que sa mort soit jurée,

Ne souffrez pas, du moins, que j'en sois séparée,

Tranchez mes tristes jours, puisqu'il est condamné,

(Elle se jette dans les bras de son Pere.)

Me voilà dans les bras d'un Pere infortuné ;

Osez, de vos fureurs, remplir ce sanctuaire,

Et frapper d'un seul coup & la Fille & le Pere.

S O S T R A T E.

Qu'on l'éloigne, Soldats ; & que dans ce Palais,

Loin du trouble, avec elle, on le garde de près.

Vous attendrez mon ordre.

SCENE VI.

S O S T R A T E, P H A R E' S.

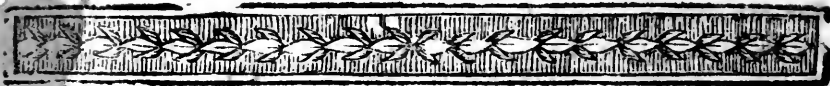
S O S T R A T E.

Avec quel artifice,

L'imposteur a surpris la foi de Cléonice !

Retenu par sa feinte, où me vois-je réduit,
 Cher Pharès ! Et quel Dieu le protège , & me nuit ?
 Quoi ! Ce Monstre à mes coups déroberoit sa tête ?
 Non , viens la voir tomber sous le fer qu'il arrête.
 Il dépend d'un secret qu'il a beau me cacher :
 De son perfide cœur , je sçaurai l'arracher.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

Z O R A I D E , G A R D E S.

Z O R A I D E.

CRuels ! que faites-vous ? Quoi ! votre aveugle rage,
 Ose encor à mes maux ajouter cet outrage ?
 Ni mes cris, ni mes pleurs, ne sçauroient vous toucher ;
 Et des bras de Varon vous osez m'arracher !
 Dieux ! que va devenir ce Pere déplorable ?
 Ou plutôt que prétend la douleur qui m'accable ?
 Quels objets offre-t-elle à mes sens agités !
 Est-ce vous que je vois, mânes ensanglantés !
 Est-ce vous, dont la plainte, irritant mes allarmes ,
 Me reproche mon trouble & condamne mes larmes ?
 Quel Dieu vers ce tombeau m'entraîne malgré moi ?

SCÈNE II

PALMIRE, ZORAÏDE, GARDES.

ZORAÏDE.

Palmire, viens du moins partager mon effroi.

PALMIRE.

Hé ! quelle crainte encor peut troubler Cléonice ;
Quand les Dieux ont d'un fourbe éclairé l'artifice ?
Quand peut-être , elle-même , au fond de votre cœur ,
La Nature dément la voix d'un Imposteur ?

ZORAÏDE.

Je veux bien t'avouer ma surprise secrète.
Dans ce desordre affreux la nature est muette.
Rien ne dit dans mon cœur que je doive à Varon
Ce sang , que lui dispute un funeste soupçon.
Mais , Palmire , est-ce assez de ce fatal silence ,
Pour lui ravir un titre acquis dès mon enfance ?
Et ! comment opposer des indices cruels ,
A des gémissemens qui paroissent réels ?
N'as-tu pas vû le trouble & l'alarme soudaine ;
Que son front vient d'offrir à mon ame incertaine ?
N'as-tu pas vû les pleurs échapés de ses yeux ?
Ah ! si je ne formois qu'un doute injurieux ! ...
Si malgré le silence où reste la nature ,
Je n'étois qu'une Fille & barbare & parjure ! ...
Sens-tu la cruauté du sort qui me poursuit ?
Je n'aperçois qu'horreur dans cette affreuse nuit.
Si Varon est mon Pere , & que je le trahisse ,
Je suis un monstre alors qu'il faut que l'on punisse :
Et si je tiens le jour de ce sang glorieux ,
De ce sang , qu'a versé son bras séditieux ,
Egalement barbare en défendant sa vie ,
D'un autre crime encor ma douleur est suivie.

PALMIRE.

Hé ! Madame , calmez une injuste terreur.
Voulez-vous de Varon appuyer la fureur ?

Voulez-vous , qu'animé d'une coupable audace ,
 Un vil peuple l'arrache au coup qui le menace ?
 Je ne puis vous cacher que ce Palais fatal
 Est prêt à retentir d'un horrible signal.
 Le Roi s'efforce en vain de prévenir l'orage :
 Il n'est point de prudence à l'abri du naufrage.

SCENE III.

VARON , ZORAIDE , PALMIRE , GARDES.

VARON.

Ciel ! où m'entraîne-t-on ? ... Mais qu'est-ce que je vois ?
 Ah quel ravissement succède à mon effroi !
 Ma Fille , t'a-t-on dit de quelle horreur nouvelle
 On vient d'empoisonner ma tristesse mortelle ?
 Sçais-tu pour quel dessein de farouches Soldats ,
 Sont venus sans respect t'arracher de mes bras ?
 Les Cruels , à mes yeux , te déroboient à peine ,
 Que sans me préparer à leur rage inhumaine ,
 L'un d'entr'eux est venu m'annoncer ton trépas :
 Sans doute , en observant mon cruel embarras ,
 Le perfide croyoit surprendre la nature ,
 Et voir si ma tendresse étoit une imposture.
 Hélas ! mon cœur déjà te suivait au tombeau ,
 Je croyois ... Mais , ma fille écartons ce tableau.
 Les Dieux n'ont point encor assuré la vengeance
 Du cruel , dont tes yeux confondent la prudence.
 Son heureuse lenteur favorise un Parti ,
 Qui , malgré ses efforts , n'est point anéanti.
 Non , ma Fille ... J'ai sçu , par un avis fidelle ,
 Que tandis que le Roi délibère & chancelle ,
 Résolu dans ces lieux de vaincre ou de périr ,
 L'intrépide Euriclès nous y doit secourir.
 Séche tes pleurs. L'instant n'est pas bien loin peut-être ,
 Où , la foudre à la main , je vais parler en Maître.

S C E N E I V.

S O S T R A T E , V A R O N , C L E O N I C E ,
P A L M I R E , G A R D E S .

S O S T R A T E .

JE veux bien , malheureux , m'abaïser jusqu'à toi ,
Et te permettre encor d'envisager ton Roi.
Ton salaire est tout prêt. Ma severe justice
Va punir tes fureurs du plus affreux supplice.
Sous l'horreur de ce coup , certain de succomber ,
Vois si tu veux l'attendre , ou bien t'y dérober.
Par toi-même à nos vœux Cléonice rendue ,
Est en droit d'adoncir la peine qui t'est dûe.
Son sort est dans tes mains , tu ne peux le nier :
Le Traître , à qui ta haine a daigné se fier ,
Le sort des malheureux , qui perçoient ce mystère ,
Tout me dit , que ton cœur prend un faux caractère.
Ose avouer ta fourbe , & cesse d'abaïsser
L'héritiere d'un rang , d'où j'ai dû te chasser.

V A R O N .

Une vertu sublime a pû la rendre digne
De ce rang , qu'au hazard la fortune désigne.
S'il ne falloit ici , pour faire son bonheur ,
Ou pour lui décerner la suprême grandeur ,
Que te sacrifier le seul bien qui me reste ,
Je te ferois soudain un aveu si funeste ;
Mais , après les transports qu'elle a fait éclater ,
Je croirois la punir , au lieu de la flater.
Son cœur vient de me rendre un trop beau témoignage ,
Pour payer son amour d'un si sensible outrage.
Non , ma Fille , le mien ne sçauroit consentir ,
A taire un mouvement , qu'on a beau démentir...
Je t'aime , & je sçaurai d'un visage intrépide...

S C E N E V.

PHARE'S, SOSTRATE, VARON, ZORAIDE ,
PALMIRE , GARDES.

P H A R E ' S *au Roi.*

A H ! Seigneur , hâtez-vous d'immoler ce Perfide :
Suscité par sa rage , un reste de Mutins ,
Forme encor contre vous de coupables desseins .
Le Chef de ces Ingrats a déjà pris les armes ,
Et sème en ce Palais de terribles allarmes .
Prevenez son audace , & ne permettez pas ,
Qu'un Traître impunément arrache de vos bras ...
Que dis-je ? entendez-vous ce tumulte effroyable ?
On vient ... Ah ! laissez-moi d'un monstre abominable ...

Z O R A I D E .

Malheureux , que prétend votre aveugle fureur ?

P H A R E ' S .

Immoler un Tyran , qui doit vous faire horreur .

S C E N E V I .

EURICLE'S, SOSTRATE, VARON, ZORAIDE,
PHARE'S, PALMIRE, GARDES.

Une Troupe de Soldats.

E U R I C L E ' S *à Phare's.*

N On , Cruel , nos efforts ont trompé ton attente ;
Ton bras est soutenu d'une haine impuissante .
à Varon.

Seigneur , vous êtes libre ; osez suivre mes pas .

P H A R E ' S .

Quoi ! c'est vous , Euriclès , qui d'un crime aussi bas ...

E U R I C L E ' S *à Varon,*

Hâtez-vous , venez voir , & conduire vous-même ,

La fureur, où se livre un Peuple qui vous aime;
Venez voir, sous vos coups, tomber vos ennemis.

V A R O N.

Que dis-tu ? Je triomphe, & leur sort m'est soumis !
Ah ! dans ce coup heureux, je dois trop reconnoître,
L'appui du Dieu vengeur qui protège ton Maître.
C'est ici, que ce Dieu, dont je suis animé,
Veut me voir signaler ce cœur qu'il a formé.

À T A T T O à Sostrate.

Oui, Cruel, c'est ici qu'au défaut du tonnerre,
Je veux de ton fardeau débarrasser la terre.
Ta lenteur à la fin t'a mis en mon pouvoir.
Meurs, imprudent Rival, avec ce désespoir :
Et, pour sentir encore une mort plus cruelle,
Réconnois Cléonice, & pèris avec elle.

(Il se jette sur l'épée d'Euriclès.)

E U R I C L È S.

Perfide ! cet aveu vient de régler ton sort.
Soldats, c'en est assez ; qu'on le mène à la mort.

V A R O N.

Ciel ! Que vois-je ? O noirceur ! ô trahison horrible !
Leur foule m'environne, & de ce lieu terrible,
M'arrache avec opprobre, au lieu de me jurer !..

S O S T R A T E.

Oui, reconnois le piège où j'ai sçu t'attirer.
Ce n'est point ce Part, dont l'intrigue secrète
Te flattoit d'un triomphe, ou bien d'une retraite :
Tu ne vois que des bras voués à ma fureur.
Ta haine a d'autant moins reconnu son erreur,
Que ce même Euriclès soutenoit ton audace,
Et qu'il trompe ta rage, assuré de sa grace.
Va trouver, sous ces murs, le trépas qui t'attend :
Qu'on éloigne ce Monstre : allez, & qu'à l'instant,
Traîné sur l'échaffaut, le Barbare y périsse.

V A R O N, en sortant.

Ah, Dieux !

S C E N E V I I. & dernière.

S O S T R A T E , Z O R A I D E , P H A R E S ,
P A L M I R E .

S O S T R A T E .

Grace au secours d'un heureux artifice,
Nous avons de son cœur pénétré les replis.
Vous triomphez, Madame, & mes vœux sont remplis;
Reprenez votre rang. Vous me voyez descendre
D'un Trône, qu'à mon bras il suffit de défendre.

Z O R A I D E .

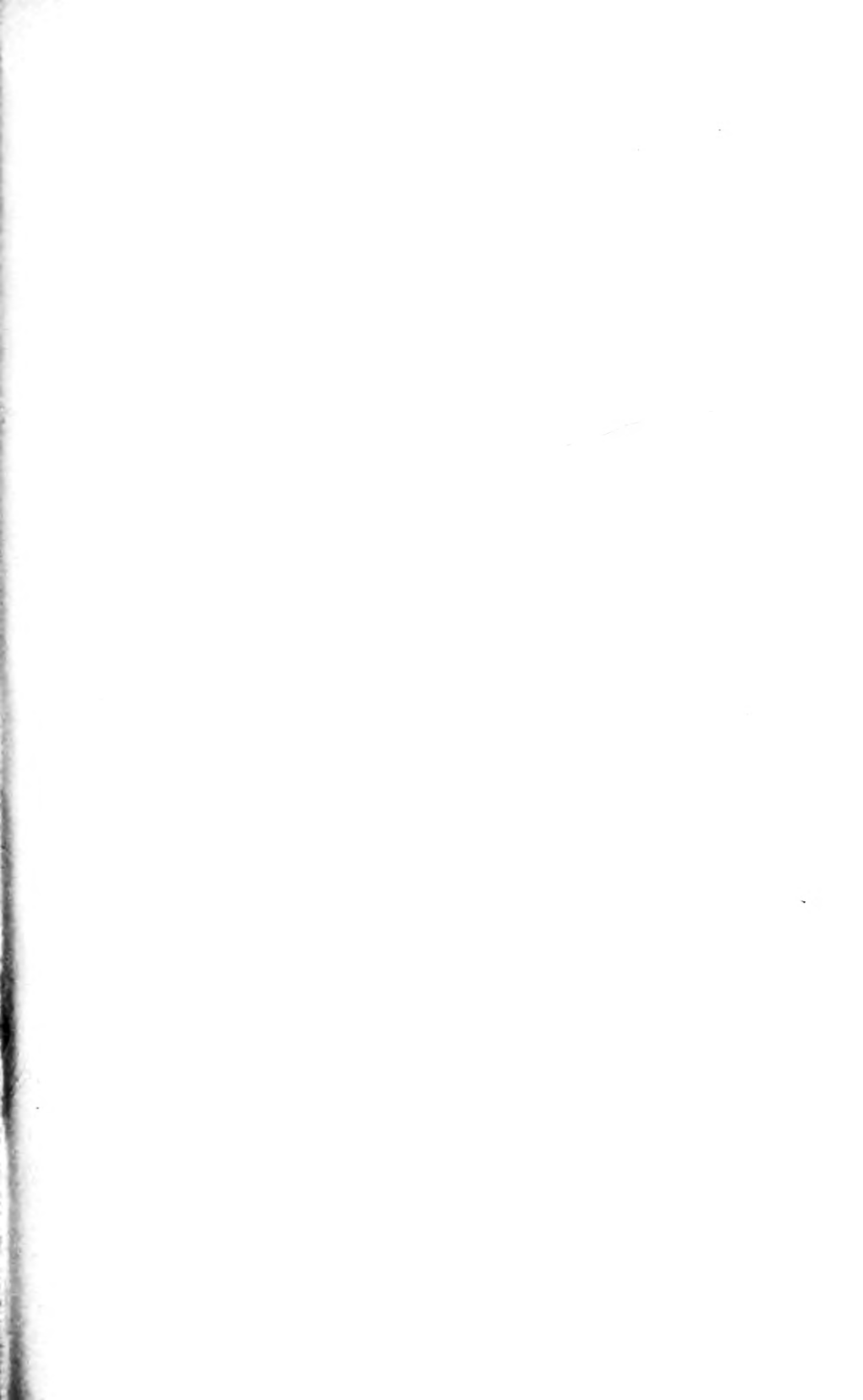
Ah! Seigneur, pensez-vous qu'après tant de bienfaits,
Ce Trône, sans Sostrate, ait pour moi des attraits?
De ma reconnoissance il doit être le gage
Heureuse, qu'avec moi, la vertu le partage!

F I N .

T A B L E

A P P R O B A T I O N

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit, intitulé, *Varon, Tragedie*, faisant partie du choix de différentes Pièces, représentées depuis quelques-uns aux Théâtres. A Paris ce 15. Janvier 1752. CREBILLON.







a39003



009582940b

